

Langage et proposition dans le *Tractatus**

Naoufel Hajtaif
(Université de Tunis)

Abstract

The problem of language is a problem that we must take seriously. We must proceed with the utmost caution in order to know what we can say and what better shut up. The *Tractatus Logico-Philosophicus* of Wittgenstein attacks this problem. The author asks in this book an accurate diagnosis of the problematic nature of language and meaning through a specific design of the proposition. This article addresses this issue by focusing on the relation of language to the world such a relation considered as a matter of logic, it reflects the form of reality, it provides the scaffolding of the world. The interest to use Wittgenstein on this issue is clear because his name evokes a defining moment of the twentieth century philosophy, point at which philosophy turns to the language as a major subject of investigation.

المُلخَص

ينبغي أن نأخذ مشكل الخطاب على محمل الجد بحيث يتوجب علينا أن نتعامل معه بحذر شديد حتى يتسنى لنا أن نميّر بين ما يمكن أن نقوله وبين ما يجب ألا نخوض فيه. ذلك هو المشكل الرئيسي الذي يواجهه كتاب *رسالة منطقية فلسفية* حيث يقوم فيه بتشخيص دقيق لطبيعة المعضلات التي يطرحها الخطاب في علاقته بالمعنى عبر تصور مخصوص للقضية. ويعالج هذا المقال هذه الإشكالية من خلال التركيز على علاقة الخطاب بالعالم منظورا إليها كمسألة منطقية خالصة. ولكي تكون هذه معالجة هذه القضايا معالجة أصلية، فإنها تحتاج في ذلك إلى العودة إلى فلسفة فيتجنشتاين في هذا الصدد حيث ارتبط ظهورها بتحول كبير في فهمنا للفلسفة في القرن العشرين إذ أصبح الخطاب موضوعها الأساسي.

Résumé

Le problème du langage est un problème qu'on doit prendre au sérieux. Il faut procéder avec la plus grande prudence afin de savoir ce que l'on peut dire et ce qu'il vaut mieux taire. C'est à ce problème que le *Tractatus Logico-Philosophicus* de Wittgenstein s'attaque. L'auteur pose dans cet ouvrage un diagnostic précis sur la nature problématique du langage et du sens à travers une conception précise de la proposition. Cet article traite cette problématique en mettant l'accent sur le rapport du langage avec le monde, un tel rapport considéré en tant qu'une affaire de logique, celle-ci reflétant la forme de la réalité, fournit l'échafaudage du monde. L'intérêt de faire appel à Wittgenstein sur cette question est indéniable puisque son nom évoque un moment marquant de la philosophie du vingtième siècle, moment à partir duquel la philosophie se tourne vers le langage comme sujet majeur d'investigation.

* Je me suis très largement inspiré, dans la rédaction de cet article, des cours et des publications de Mme Ouelbani Mélika qui a dirigé mon mémoire de mastère intitulé : La conception de la proposition chez Wittgenstein et Russell du point de vue atomiste. Je tiens à lui exprimer ici mes sincères sentiments de gratitude car sans ses immenses encouragements et sans ses commentaires éclairants sur la philosophie de Wittgenstein, ce travail n'aurait pas pu voir le jour.

Introduction

L'analyse du langage a une place très particulière dans la philosophie du *Tractatus* de L. Wittgenstein. D'après cet ouvrage, la philosophie se propose en premier lieu de construire un langage « logiquement parfait » dans lequel tout pourrait être pensé et formulé correctement, et en second lieu de montrer le critère pouvant déterminer la vérité ou la fausseté de n'importe quelle proposition. Par ailleurs, la plupart des problèmes qu'il traite sont liés tous directement ou indirectement à celui du langage.

Ces problèmes peuvent se résumer en cette question fondamentale : « quel rapport doit avoir un fait (une phrase est un fait) avec un autre fait pour être capable de le symboliser » ?¹ Il s'agit donc pour Wittgenstein de déterminer les conditions d'un symbolisme précis, voire d'un langage idéal, logiquement parfait, c'est-à-dire d'un symbolisme dans lequel une proposition signifie quelque chose de tout à fait déterminée. Ces conditions sont d'abord celles qui concernent le sens ou le non-sens des combinaisons de symboles, et ensuite celles qui assurent l'unicité de significations de symboles, et ensuite celles qui assurent l'unicité de signification ou de référence dans ces symboles ou dans leurs connexions. L'objectif initial du *Tractatus* est de montrer le langage, ce qui veut dire, d'une manière ou d'une autre, expliciter le concept de « proposition ».

La proposition se définit dans le *Tractatus* comme étant « un signe composé » susceptible de vérité ou de fausseté, ayant un sens qui est indépendant de la valeur de vérité, et donc comprendre le sens d'une proposition c'est connaître ces conditions de vérité sans nécessairement savoir lesquelles de ces conditions sont remplies réellement. Une proposition a un sens si on peut la vérifier. Le sens d'une proposition est donc la méthode de sa vérification.

Il est donc clair qu'il est question, au premier abord dans le *Tractatus*, du sens. Il constitue le critère déterminant dans la conception wittgensteinienne du langage et par – là sa conception de la proposition. Avec Wittgenstein donc, la réflexion philosophique se tourne en priorité vers le langage, et son problème essentiel devient : qu'est ce qui peut être dit ?

Il est important de noter ainsi que la question du sens impliquera une nouvelle conception de la philosophie qui aura pour tâche la critique du langage par la méthode de l'analyse. Le problème se pose ainsi : qu'en est-il de la conception wittgensteinienne du sens ? Quelles sont ses implications et ses conséquences ? Résoudre ce problème, c'est expliciter nécessairement ce que Wittgenstein entend par une proposition dans son *Tractatus*.

1. La conception du sens dans le *Tractatus*

Le but du *Tractatus*, comme l'indique son auteur dans la préface, est : « (en conséquence) de tracer des limites à la pensée ou plutôt - non à la pensée, mais à l'expression de la pensée - car pour tracer une limite à la pensée, nous devrions être capables de penser des deux côtés de cette limite (nous devrions être capables de penser ce qui ne peut pas être pensé). »² Cette limite ne peut être tracée qu'au niveau du langage : « La limite ne

¹ Wittgenstein, L., *Tractatus*, Introduction, p8, Paris, Gallimard, 1961.

² Wittgenstein, L., *Tractatus*, O.C, Préface, P27

peut, par conséquent, être tracée que dans le langage, et ce qui se trouve de l'autre côté de la limite sera simplement du non-sens »¹.

Comme nous voyons, il est d'abord question du sens dans le *Tractatus*, la philosophie en est le garant puisqu'elle n'a pas pour but de produire des propositions, mais de les rendre claires : « le but de la philosophie est la clarification logique de la pensée. La philosophie n'est pas une doctrine mais une activité. Une œuvre philosophique consiste essentiellement en élucidations. Le résultat de la philosophie n'est pas un nombre de « propositions philosophiques », mais le fait que des propositions s'éclaircissent. La philosophie a pour but de rendre claires et de déterminer rigoureusement les pensées qui autrement, pour ainsi dire, sont troubles et floues »².

La philosophie en tant qu'activité de caractère critique, doit distinguer le sens du non-sens et donc ce qui peut être dit de ce qui ne peut être dit. Le sens est, donc, affaire du langage. Mais quelle sera la nature de ce langage ? Qu'est-ce que le langage dans le *Tractatus* ?

Ce langage est de nature logique. Il n'est pas le langage empirique, ordinaire, divers, maladroit et confus. C'est un langage unique et parfait. Ainsi, dire que ce langage est parfait c'est-à-dire qu'il est à la fois logique et vrai.

Le terme logique, peut être conçu comme substantif, désignant une certaine discipline dont « les propositions sont des tautologies...les propositions de la logique par conséquent ne disent rien. (Elles sont les propositions analytiques) »³. Il peut être compris aussi comme adjectif, et donc il s'agira plutôt « d'une logique du langage ». Mais cette logique n'est certainement pas extraite immédiatement du langage ordinaire (quotidien) : « Le langage quotidien est une partie de l'organisme humaine, et pas moins compliqué que ce dernier. Il est humainement impossible d'en extraire la logique du langage »⁴.

Cette logique doit donc être présente dans chaque langage empirique de sorte qu'il peut énoncer des propositions qui ont un sens et les distinguer de celles qui n'en ont pas, et qu'il peut manifester une pensée, sachant que selon les termes de Wittgenstein, « la pensée est la proposition ayant un sens »⁵. Cette logique selon une note de Dufrenne « n'est ni une faculté transcendante ni une activité législative, elle est l'intelligence du dicible. Les règles logiques ne s'ajoutent pas au langage, elles les constituent »⁶.

Il s'agit pour Wittgenstein d'éclaircir la logique du langage au profit de sa conception du sens, et ceci en le distinguant du non-sens, et par là en distinguant le pensable (le concevable) de l'impensable (l'inconcevable), ou en d'autres termes le dicible de l'indicible : « la philosophie délimite le domaine contesté de la science de la nature. Elle doit délimiter le pensable, et de la sorte l'impensable, elle doit limiter de l'intérieur l'impensable par le pensable »⁷. La nature de la philosophie consiste en ce qu'elle doit se limiter au domaine de l'expression des pensées et par conséquent à ce qui peut être dit.

¹ Ibidem.

² Ibid., la proposition : 4.12.

³ Wittgenstein, L., *Tractatus*, O.C, Les propositions : 6.1 et 6.11.

⁴ Ibid., La proposition : 4.002.

⁵ Ibid., La proposition : 4

⁶ Dufrenne, M., « Wittgenstein et la philosophie », in *Les études philosophiques*, n°3, Juillet, Septembre, 1965

⁷ Wittgenstein, L., *Tractatus*, O.C, Les propositions : 4.113-4.114.

Comme Kant qui a pour but de tracer les frontières de la pensée humaine, Wittgenstein vise à tracer les limites de la parole ou du discours sensé à partir des recherches sur la logique du langage. Il est donc nécessaire pour lui que la signification du langage ait une limite et que cette limite soit déterminée avec précision. La philosophie - en utilisant les formes de raisonnement logique - pouvait parvenir à fixer la limite de signification de n'importe quel langage. L'objectif de Wittgenstein était donc la délimitation des possibilités du langage. Wittgenstein n'a pas pour but d'établir les fondements de la connaissance certaine comme Kant, mais plutôt de tracer les frontières du langage, et c'est pourquoi il achève sa recherche dans le mystique et le silence : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire »¹.

Ces recherches sur le langage montrent qu'il s'agit essentiellement dans le *Tractatus* de la structure logique du langage. Tout ce qui peut être purement philosophique doit appartenir nécessairement au domaine de ce qui peut être montré : « la formulation des problèmes de philosophie qu'il traite repose sur un malentendu de la logique de notre langage, on peut résumer le sens du livre en ces mots : tout ce qui peut être dit peut être dit clairement, et ce dont on ne peut pas parler il faut le taire. »² Autrement dit, il s'agit d'une tentative pour définir les limites du sens, de tracer les frontières du dicible et de l'indicible ou de délimiter le pensable du non-pensable. La philosophie reçoit donc un nouveau sens et devient une critique de langage, c'est ce qu'affirme Wittgenstein dans son *Tractatus* en disant que « toute philosophie est critique du langage »³. Les limites du langage et de la pensée ne peuvent être tracées que d'une manière logique car pour Wittgenstein l'étude du fondement de la logique comporte essentiellement la recherche des limites des possibilités du langage, et donc ces limites ne sont pas tracées d'une façon hasardeuse et contingente.

Il s'agit donc dans le *Tractatus* d'une analyse logique du langage et par-là il n'est question « uniquement » de part et d'autre que des propositions, étant donné que le langage selon Wittgenstein se laisse définir comme : « la totalité des propositions »⁴. S'occuper de la proposition (ou d'un fait) et son usage logique, est le trait fondamental du *Tractatus*, c'est ce qu'a affirmé Russell dans ses termes : « la doctrine fondamentale du *Tractatus* réside peut-être en ceci, qu'une proposition est la représentation des faits qu'elle affirme. Il est clair qu'une carte fournit des informations correctes, et quand l'information est correcte, c'est parce qu'il y a similitude de structure entre la carte et la région qu'elle représente ».⁵

Comme nous le verrons plus tard, le langage devient une représentation du réel qui aura en commun avec le langage la structure logique ou la forme logique. Celle-ci représente ce qu'il y a de commun entre le langage et la réalité (le monde), entre une proposition et un fait.

La logique devient donc un échafaudage du monde : « pour pouvoir représenter la forme logique, il faudrait – dit Wittgenstein – que nous puissions nous situer avec la proposition en dehors de la logique, c'est-à-dire en dehors du monde »². Ainsi, selon Wittgenstein : « La proposition ne peut représenter la forme logique de la réalité. »³

¹ Ibid., La proposition : 7

² Ibid., Préface, p27

³ Ibid., La proposition : 40031

⁴ Ibid., La proposition : 4.001 : « la totalité des propositions est le langage. »

⁵ Russell, B., *Histoire de mes idées philosophiques*, Paris, Gallimard, 1971, P141

² Wittgenstein, L., *Tractatus*, O. C., La proposition 4.12

³ Ibid., La proposition : 4.121

Qu'est ce qui pourrait être exprimé donc par le biais du langage selon cette conception ? Ce sont les faits uniquement qui peuvent être exprimés, selon leur structure logique, par le moyen du langage, et une proposition ne peut exposer qu'un fait. Il s'agit donc pour Wittgenstein dans son *Tractatus* de construire et de formuler un langage logique parfait et ceci en se basant sur la distinction entre des différents types de propositions.

Quel est l'importance de cette distinction dans la conception du sens et donc de la proposition dans le *Tractatus* et quels sont les différents types de propositions ?

2. La distinction entre les différents types de propositions

La conception du langage chez Wittgenstein nous permet de distinguer trois types de propositions. Une telle distinction est considérée comme fondamentale dans la logique et la philosophie du langage. Ces trois types sont : Les propositions sensées, les propositions insensées et les propositions qui n'ont aucun rapport avec le sens. Cette tripartition prouve qu'il s'agit pour Wittgenstein de construire un langage logique et idéal dans lequel tout pourrait être pensé et formulé d'une manière claire, et ceci par le moyen du critère du sens permettant de déterminer la vérité ou la fausseté de n'importe quelle proposition.

2.1 Les propositions formelles

Wittgenstein considère les propositions formelles comme étant dépourvues de sens. Elles n'ont pas de caractère informatif dans la mesure où elles n'ont de rôle que de décrire « l'échafaudage » du monde. Le caractère formel de ces propositions vient du fait qu'elles ne sont pas susceptibles de représenter la réalité. Elles admettent au contraire tous les états de choses possibles. C'est pour cette raison qu'elles sont conçues comme tautologiques.

Une proposition tautologique est une proposition vraie dans l'absolu, indépendamment de la dénotation des signes (noms) qui la constituent et de son sens. Sa vérité est donc formelle. Mais, selon Wittgenstein lui-même, ces propositions, même si elles sont vides de sens et ne traitent de rien, elles peuvent avoir un rapport avec le monde, telles que celles de la logique par exemple dans la mesure où elles peuvent créer un « échafaudage logique », c'est-à-dire un système formel modélant la totalité des constituants du monde et fournissant la forme logique à toute description. Ainsi tout système logique peut avoir des signes susceptibles d'être appliqués à toute réalité et à tout langage.

Les propositions logiques, selon les propres termes de Wittgenstein, « présupposent que les noms ont une signification, les propositions élémentaires, un sens : et c'est la leur connexion avec le monde. »¹ Tout le monde possible et même le monde réel se reflète dans l'espace logique qui est unique.

La réalité est comme « une île dans la possibilité », selon l'expression de Weismann. Mais, même si les signes ou les noms constituants les propositions de la logique sont « connectés entre eux, c'est-à-dire qu'ils se trouvent en relation les uns par rapport aux autres »², ces relations sont inessentiels aux signes et donc au langage. Les propositions logiques, les tautologies et les contradictoires (puisque les contradictoires elles aussi sont des propositions logiques dans la mesure où elles n'ont aucun rapport

¹ Wittgenstein, L., *Tractatus*, O.C, La proposition : 6.124

² Ibid. La proposition : 4.661

avec le sens et elles ne disent rien)¹ renferment des noms qui ont des relations les uns aux autres, mais ces relations sont sans signification, c'est-à-dire qu'elles sont vides de sens et non pas insensées.

Il faut distinguer entre vides de sens et non sensées ou insensées parce qu'étant inconditionnellement vraies, ou inconditionnellement fausses, les propositions formelles ne nous apprennent rien sur ce qui se passe dans le monde. Elles sont vides de sens, car être insensé, veut dire qu'une combinaison de mots formée au mépris des règles de la syntaxe logique ne serait se poser parce qu'il ne s'agit pas d'une proposition au sens logique du terme.

2.2 Les propositions insensées

Les propositions insensées sont les propositions de la philosophie ou encore les propositions métaphysiques. Ces énoncés sont des non-sens parce qu'ils ne sont ni vrais, ni faux, et nous disons qu'ils sont absurdes au sens strict du terme : « la juste méthode en philosophie serait en somme la suivante : ne rien dire sinon ce qui peut se dire, donc les propositions des sciences de la nature, donc quelque chose qui n'a rien avoir avec la philosophie, et puis à chaque fois qu'un autre voudrait dire quelque chose de métaphysique lui démontrer qu'il n'a pas donné de signification à certain signes dans ses propositions »². Ces propositions métaphysiques n'ont pas de sens (sont des non-sens) parce qu'elles sont formées des noms qui n'ont pas de dénotation ou encore n'ont pas de signification : « chaque proposition possible est régulièrement formée, et si elle n'a pas de sens, cela ne peut tenir qu'au fait que nous n'avons pas donné de signification à quelque unes de ses parties constitutives... Ainsi « Socrate est identique » ne dit rien parce que nous n'avons donné aucune signification au mot identique « en tant qu'adjectif ».³

2.3 Les propositions sensées.

Les propositions sensées sont celles qui signifient le réel. Ainsi pour qu'une proposition ait un sens, elle doit exprimer un état de choses. Mais qu'est-ce qu'un état de choses ? Etant donné que la proposition selon Wittgenstein est « la description d'un état de choses »⁴, il s'avère opportun de définir ce que ce dernier entend par état de choses. Un état de choses est une possibilité d'existence, celle-ci le différencie du fait car un fait est un état de choses existant et par là un état de choses est un fait possible : « ce qui arrive, le fait, est l'existence d'état de choses. »⁵

Pour Wittgenstein un état de choses est donc quelque chose qui peut arriver, et toute proposition ayant un sens doit nous communiquer un état de choses, « et elle doit donc être essentiellement en connexion avec l'état de choses »⁶. Ce concept d'état de chose est un concept déterminant dans la conception wittgensteinienne de la proposition. La vérité de la proposition dépendrait de l'existence ou la non-existence des états de choses.

¹ Ibid., la proposition : 4.46.11 : « La tautologie et la contradiction... ne sont pas des non-sens (unsinnig) ; elles appartiennent au symbolisme tout comme le « 0 » au symbolisme arithmétique »

² Ibid., La proposition : 6.53

³ Ibid., La proposition : 5.4733

⁴ Ibid., La proposition : 4.023

⁵ Ibid., La proposition : 2

⁶ Ibid., La proposition : 2.10

Une proposition ne peut être vraie que lorsque l'état choses qu'elle exprime existe et si l'état de choses existe cela veut dire qu'il devient un fait. Si la proposition est fautive, cela prouve que l'état de choses n'existe pas et par là il ne peut pas être un fait, car pour Wittgenstein, comprendre le sens de la proposition, « c'est savoir ce qui arrive quand elle est vraie ».

La question qui se pose ici est de savoir ce qu'il y a de commun entre un fait et un état de choses ? Les faits et l'état de choses ont en commun les objets. L'état de choses est, selon la conception du *Tractatus*, la liaison ou la combinaison d'objets (entités, choses).

Le concept d'objet est d'un ton digne dans la conception wittgensteinienne de la proposition dans la mesure où il permet de déduire la véracité du langage, voire d'établir l'accord de la pensée (ou du langage c'est la même chose) avec la réalité. Il est nécessaire de préciser ce que Wittgenstein entend par objet.

Un objet est une entité simple mais il ne peut être indépendant dans la mesure où selon l'expression du *Tractatus* « il est essentiel à la chose (étant donné que la chose est l'objet) de pouvoir être partie intégrante d'un état de choses »¹. Ce qui revient à dire d'une manière plus simple que les objets sont toujours liés les uns aux autres. En d'autres termes, Wittgenstein définit l'objet par sa forme, c'est-à-dire par les possibilités qu'il a d'être en connexion avec d'autres objets, je cite : « nous ne pouvons pas imaginer aucun objet en dehors de la possibilité de sa connexion avec d'autres objets. Si je peux concevoir l'objet dans le contexte de l'état de choses, je ne puis le concevoir en dehors de la possibilité de ce contexte. »²

La forme logique des objets est la possibilité qu'ils ont d'entrer dans un état de choses comme sujets ou prédicats et « si je connais un objet, affirme Wittgenstein, je connais aussi toutes les possibilités qu'il a de se trouver dans des états de choses. (Chacune de ces possibilités doit résider dans la nature de l'objet) ».³

Pour qu'une proposition ait une valeur de vérité elle doit exprimer un état de choses existant, c'est-à-dire un fait. Ce qui nous intéresse ici ce n'est pas l'existence des objets mais l'existence des états de choses, c'est-à-dire l'existence des faits. Un objet, selon la conception du *Tractatus*, ne peut avoir d'existence que dans la possibilité de sa connexion avec d'autres objets. De même, le nom n'a de signification que dans le contexte d'une proposition. C'est ainsi qu'on ne peut pas accorder une signification à un nom isolé, c'est-à-dire, indépendamment d'autres noms, et c'est ce que précise Wittgenstein dans ce qui suit : « ce n'est que dans le contexte d'une proposition qu'un nom a une signification ».⁴

Ce qui importe, à vrai dire, de ce qui précède, ce ne sont pas les objets en eux-mêmes, mais plutôt les combinaisons et les liaisons entre eux. De la même manière que les faits sont donc des connexions d'objets, les propositions sont des connexions de noms.

Pour qu'une proposition ait un sens, elle doit être isomorphe à un état de choses, d'où le rapport nécessaire du sens à la réalité. Une proposition, a donc un sens, si on peut la vérifier, car pour Wittgenstein, le sens de la proposition c'est sa méthode de vérification.

¹ Ibid., La proposition : 2.011.

² Ibid., La proposition 2.0124

³ Ibid., la proposition : 2.0123

⁴ Ibid., La proposition : 3.3

Il faut noter que Wittgenstein insiste sur l'idée que seule la proposition a un sens, le signe lui a une dénotation, une référence ou, en d'autres termes, une signification : « le nom (=signe) signifie l'objet, l'objet c'est la signification du nom »¹. Le sens de la proposition dépend de la dénotation, de la référence, puisque pour qu'une proposition ait un sens, elle doit confirmer que les noms qui la constituent ont une dénotation*. Une proposition qui n'a pas de sens signifie que les noms qu'y figurent n'ont pas de dénotation, c'est pour cela que le critère de sens devient pour Wittgenstein la méthode de vérification.

Wittgenstein semble ici reprendre la distinction frégréenne qui a été à la base de toutes les réflexions philosophiques sur le langage dans la philosophie contemporaine du langage. Mais, il semble que Wittgenstein la conçoit d'une manière différente de celle de Frege. Car, pour Wittgenstein chaque mot et chaque proposition ont d'un côté un sens et de l'autre une dénotation. Le sens du mot est ce que nous comprenons lorsque nous connaissons le langage employé, et la dénotation c'est l'objet auquel nous sommes renvoyés, alors que selon Frege le sens de la proposition, c'est la pensée qui lui correspond, qui y est exprimée, et sa dénotation, c'est sa valeur de vérité.

Pour qu'une proposition ait un sens dans la conception frégréenne, il suffit que le nom qu'y figure en ait un, même s'il ne dénote rien dans le réel, comme dans le cas d'une proposition faisant partie de la légende, celle qui affirme que : « Ulysse fut découvert sur le sol d'Ithaque dans un profond sommeil ». Cette proposition a un sens dans la mesure où le nom « Ulysse » a un sens, bien qu'il n'ait pas de dénotation ; et elle exprime une pensée, et ceci même s'il est douteux qu'elle ait une dénotation.² Par contre, pour Wittgenstein, une proposition n'a pas de sens lorsqu'elle dit quelque chose à propos d'un nom sans signification (=dénotation).³

Pour récapituler, nous pouvons dire que pour Wittgenstein, une proposition a un sens lorsque nous savons ce qu'il arrive quand elle est vraie, et donc pour lui :

- 1- Le sens est toujours en rapport avec le réel dans la mesure où n'ont de sens que les propositions constituées des noms qui ont une dénotation.
- 2- La valeur de vérité des propositions est une affaire de vérification.
- 3- Les propositions de la logique sont hors du sens, car elles ne disent rien, et ne nous apprennent rien même si elles ont un rapport avec le réel en ce sens qu'elles ont en commun avec lui la structure ou la forme.
- 4- Les propositions de la philosophie métaphysique sont des non-sens, alors que celles de la science ont un sens.
- 5- D'après la conception de la proposition dans le *Tractatus*, il est tout à fait possible de créer « un échafaudage logique » qui fournit la structure ou la forme logique de toute description possible et par conséquent toute description réelle, « indiquer, dit

¹ Ibid., La proposition : 3.202

* la question de dénotation est une question majeure dans la conception russellienne de la proposition, nous y viendrons plus tard.

² Ouelbani, M., « Proposition, son Sens et sa Valeur de vérité », in *Cahiers de Tunisie* n°145/148, 3^{ème} Trimestre, 1988

³ Wittgenstein, L., *Tractatus* O.C., La proposition 5.4733 : « Frege dit : chaque proposition régulièrement constituée doit avoir un sens : et moi je dis : chaque proposition possible est régulièrement formée et si elle n'a pas de sens cela ne peut tenir qu'au fait que nous n'avons pas donné de signification à quelques-unes de ses parties constitutives. »

Wittgenstein, l'essence de toute proposition c'est indiquer l'essence de toute description, donc l'essence du monde».¹ D'où, il est question pour Wittgenstein, d'établir des rapports entre le langage et le monde. Le problème qui concerne ces rapports est un problème primordial au sein de la conception de la proposition du *Tractatus* dans la mesure où il représente une implication nécessaire de la question du sens. Qu'en est-il donc de ces rapports et de leur nature ? Et en quoi nous aident-ils à franchir le pas vers une détermination précise de ce que Wittgenstein entend par proposition dans son *Tractatus* ?

3. Les rapports entre Langage et Réel

La possibilité d'établir avec Wittgenstein des rapports entre le langage et le monde ou le réel repose sur le parallèle qu'il fait entre le langage constitué de propositions et le monde composé de faits. Sachant que le langage a pour rôle la représentation du réel, la question qui se pose, ainsi, c'est de savoir comment le langage - constitué des propositions représentant des faits - peut représenter le monde et s'il s'agit vraiment d'une pure représentation.

Pour répondre à cette deuxième question, Jean-Gérard Rossi constate qu'il ne s'agit pas dans le *Tractatus* d'une pure représentation du réel « il en est une projection (au sens de la géométrie projective) et il n'en reproduit pas la structure. La forme logique apparaît plutôt comme un véritable « transcendantal » réglant les conditions de possibilité d'un langage qui « dit » le réel »². Il faut remarquer que la structure se montre et ne se dit pas. Pour répondre à la première question, on peut dire que pour Wittgenstein, la représentation du réel se fait par la médiation des tableaux logiques, je cite : « nous nous faisons des tableaux des faits, le tableau représente le fait dans l'espace logique, l'existence et la non-existence des états de choses, le tableau est une transposition de la réalité »³. Le tableau logique est en relation avec le fait qu'il représente : « le fait d'être tableau implique qu'il y ait quelque chose de commun entre le tableau et ce qu'il représente »⁴. Ce qu'ils ont en commun c'est la forme logique, de la même manière que le fait et la proposition ont en commun la forme logique, celle-ci est la forme de la réalité.

Le tableau logique est conçu comme étant une configuration ou même une structure d'objets pouvant être en accord ou en désaccord avec la réalité. Il peut représenter la réalité sans s'accorder avec elle, et Dufresne constate à ce propos que « par lui-même, le tableau ne fait connaître rien de ce qu'il a de vrai ou de faux »⁵. La structure du monde est de caractère logique dans la mesure où « le possible logique, selon une note de Dufrenne, oriente le réel »⁶. Il s'ensuit donc, selon cette thèse du parallèle logico-physique, que le langage est isomorphe à la réalité. Cette idée d'isomorphisme est capitale dans le *Tractatus* parce qu'elle constitue la condition nécessaire de la représentation du réel, c'est-à-dire qu'il existe un isomorphisme entre le langage et le monde. Cet isomorphisme « se laisse vérifier, dit Dufrenne, si l'on possède une clef d'interprétation par exemple l'échelle d'une carte, telle que toute dimension sur la carte correspond à une dimension sur le terrain. C'est aussi un isomorphisme qui permet à la musique de représenter, ou mieux d'exprimer, la réalité psychologique du sentiment, s'il

¹Ibid., La proposition : 5.4711

²Rossi, J. G., *La philosophie analytique*, chap. IV, P37, PUF, Paris, 1989.

³Wittgenstein, L., *Tractatus*, O.C., Les propositions : 2.1/2.11/2.12.

⁴Ibid., La proposition : 2.224.

⁵Dufrenne, M., «Wittgenstein et la philosophie », O.C, p288

⁶Ibidem.

est vrai qu'aux mouvements des sons correspondent des mouvements de l'âme »¹, et c'est ce qu'affirme Wittgenstein lui-même en disant que : « le disque de phonographe, la pensée musicale, les notes, les ondes sonores, tous se trouvent les uns par rapport aux autres dans cette relation interne de représentation qui existe entre le langage et le monde »². Mais dans ce cas, il s'avère incontestable de rappeler la distinction qu'a faite Stenius³ entre deux figures de structure : interne et externe, la première définissant le système des possibles et la seconde, le réel. La structure interne est la forme logique de la substance du monde, qui est « la totalité des faits »⁴. En d'autres termes, elle représente la structure logique des objets qui composent ce monde ou encore les états de choses pouvant exister. La structure externe concerne les faits qui sont des états de choses ou des possibilités réalisées, c'est-à-dire les faits atomiques qui sont réellement donnés. Cette même distinction se retrouve chez Wittgenstein qui dit : « la proposition est la description d'un état de choses. Tel on décrit un objet d'après ses propriétés externes, tel la proposition décrit sa réalité d'après ses propriétés internes »⁵.

Les tableaux logiques nous permettent de raccourcir les écarts entre le langage et la réalité dans la mesure où ce que nous pensons ou nous disons (la pensée = langage) doit avoir un sens. Celui-ci est sa méthode de vérification. Or, étant donné que le sens est une affaire de langage, nous pouvons construire des propositions pouvant être exprimées et permettant la communication.

Ces propositions sont des tableaux ou encore, selon la terminologie du *Tractatus*, des images de la réalité : « la réalité doit être déterminée par la proposition soit par « oui », soit par « non » »⁶. La proposition donc est « une transposition de la réalité telle que nous la pensons »⁷, c'est-à-dire qu'elle est « une image de la réalité »⁸. Mais qu'est-ce qu'une image ?

Une image est tout ce qui peut être représenté par une proposition. Elle peut être en accord ou en désaccord avec la réalité en ce sens qu'elle ressemble à un tableau. Sachant que la proposition est la représentation d'un état de choses ou d'un fait, l'image vraie représente un état de choses possible, c'est-à-dire quelque chose qui peut être un fait, et c'est ce qu'affirme Wittgenstein en ces propres termes : « la proposition est image de la réalité : car je connais l'état de choses qu'elle représente, si je comprends la proposition »⁹.

Pour comprendre une proposition, donc, il faut tenir compte de ce qu'elle représente en tant qu'une image de la réalité. C'est ce qui fait de la logique selon les termes de Wittgenstein lui-même non plus « une théorie, mais une image réfléchie du monde »¹⁰, ou encore « la proposition construit un monde à l'aide d'un échafaudage logique et c'est

¹ Ibid., p287

² Wittgenstein, L., *Tractatus*, O.C, La proposition 4.014.

³ Dufrenne, M., O.C, p287

⁴ Wittgenstein, L., *Tractatus*, O.C, Les propositions : 1.1/1.13. : « Les faits dans l'espace logique constituent le monde ».

⁵ Ibid., La proposition : 4.023.

⁶ Ibid., La proposition : 4.023

⁷ Ibid., La proposition : 4.01.

⁸ Ibid., La proposition : 4.01.

⁹ Ibid., La proposition 4.021.

¹⁰ Ibid., La proposition : 6.13.

pourquoi on peut reconnaître à la proposition comment se comporte tout ce qui est logique, quand elle est vraie »¹.

La philosophie du *Tractatus* essaye d'établir une correspondance entre le langage et le monde, et donc entre les propositions et les faits, car pour Wittgenstein, la question de savoir ce qu'est une proposition est étroitement liée à celle qui concerne la détermination de ce qu'on entend par fait. Pour atteindre ce but, Wittgenstein, utilise des termes d'ordre ontologique, tels que les concepts d'objet, de chose, de situation, et d'autres concepts qui sont plutôt d'ordre épistémologique tels que les concepts de fait, d'état de choses. Mais peut-on parler d'une véritable ontologie dans le *Tractatus* ?

Pour répondre à cette question, on peut dire que les concepts d'ordre ontologique ne sont pas directement décrits, car les noms ne peuvent pas avoir une signification indépendamment d'autres noms et un objet ne peut exister en dehors de sa connexion avec d'autres objets. Ainsi, l'ontologie du *Tractatus* est une ontologie indirecte ou encore une ontologie logique.

Le langage sert donc à représenter et exprimer le réel, et ceci à travers les propositions qui le constituent. Ce rapport du langage au réel est d'ordre logique dans la mesure où ces propositions représentent et expriment la structure, l'échafaudage du monde, en ce sens que le langage et le réel ont une structure commune. Les propositions logiques, pour Wittgenstein possède un rapport avec le monde puisque les signes logiques qui les constituent peuvent avoir une signification ou un sens, et ces signes qu'on peut appeler les noms constituent les propositions élémentaires entrent elles-mêmes dans la composition de ces propositions logiques. Par conséquent, les propositions élémentaires en tant qu'« interdépendances, enchaînements des noms »², les formes logiques qu'elles expriment permettent de dire ce qui peut être dit, je cite : « aucun langage ne peut contredire la logique de la même manière qu'aucune figure ne pourrait contredire et enfreindre les lois de l'espace »³. Donc « la forme logique - comme l'a déjà constaté Schulte - dans laquelle s'accordent la proposition et la réalité et grâce à laquelle une présentation de la réalité est en premier lieu possible, doit donc être issue de l'application du langage »⁴. Mais il revient à dire, à ce propos, que le monde du *Tractatus* ne consiste pas en un ensemble de morceaux ou de blocs isolés, mais plutôt il est structuré d'une manière analogue à des propositions conjonctives qui correspondent aux faits qui le constituent, ceux-ci sont, dans l'espace logique, le monde⁵. Il ne s'agit pas essentiellement d'un monde spatio-temporel. Le monde du *Tractatus* est ordonné conformément à des propositions conjonctives. Il se compose des faits, lesquels ne sont pas reliés à une description causale, selon des rapports de dépendance mutuelle ou réciproque. Mais cela n'empêche pas Wittgenstein d'affirmer que le monde est la totalité de la réalité⁶.

Le rapport du langage avec le monde est donc affaire de logique, celle-ci reflète la forme de la réalité, elle fournit l'échafaudage du monde : « les propositions logiques décrivent l'échafaudage du monde, ou plutôt elles le présupposent. Elles ne traitent de rien, elles

¹ Ibid., La proposition : 4.023.

² Wittgenstein, L., *Tractatus*, O.C., La proposition : 4.022 : « La proposition élémentaire se compose des noms. Elle est interdépendance, un enchaînement des noms ».

³ Ibid., La proposition : 3.032.

⁴ Schulte, J., *Lire Wittgenstein, dire et montrer*, L'éclat, .1992, p.68

⁵ Wittgenstein, L., *Tractatus*, O.C., La proposition : 1.13 « les faits dans l'espace logique sont le monde ».

⁶ Ibid., La proposition : 2.063 : « La réalité totale est le monde ».

présupposent que les noms ont une signification et les propositions élémentaires ont un sens ; et c'est là leur connexion au monde »¹.

Il faut noter qu'une proposition, selon la conception du *Tractatus*, est le corrélat linguistique d'un état de choses, ce qui fait qu'elle a un sens. Elle est donc une configuration de noms qui dénotent des objets. Cette configuration, c'est ce qui peut être dit. Fournir l'échafaudage du monde revient donc à représenter toutes les possibilités, tous les faits possibles. Etant donné que les faits sont les configurations d'objets qui forment la substance du monde, toute proposition, pour qu'elle ait un sens, doit être une configuration des noms de ces mêmes objets. D'où la possibilité de créer un système formel capable de « modeler » le monde dans sa totalité et par là capable de fournir la structure logique de toute description. Mais cela n'est possible, selon la conception du *Tractatus* même, qu'à l'aide de la syntaxe logique, car pour former une proposition, nous devons relier des objets entre eux et des noms d'objets entre eux : « Lorsque nous connaissons la syntaxe logique d'un langage de signes quelconque, toutes les propositions de la logique nous sont implicitement données »².

Ce qui peut être dit ou selon la terminologie du *Tractatus* « le dicible », est donc affaire de signification par rapport aux objets, et de syntaxe par rapport au sens. Ainsi le but ultime du livre est de tracer les limites de la pensée, c'est-à-dire du langage : « L'essentiel, dit Wittgenstein, réside dans la théorie sur ce qui peut être dit au moyen des propositions, c'est-à-dire au moyen du langage (et ce qui revient au même, sur ce qui peut être pensé), et qui ne peut pas être exprimé à l'aide de proposition, mais peut-être seulement montré. Tel est, je crois, le problème essentiel de la philosophie »³.

Le *Tractatus* se présente donc comme une analyse du langage dans la mesure où il présente les conditions logiques de tout langage. Alors, il ne s'agit plus dans ce traité de philosophie dans un sens traditionnel, mais dans un sens où, elle devient une analyse logique du langage visant à démarquer le dicible de l'indicible en faveur d'une relation incontestable qu'elle établit entre le sens et la structure, qui nous permet de tracer les frontières de ce qui peut être dit clairement.

L'activité philosophique nous permet donc l'éclaircissement du langage en l'éclaircissant afin de délimiter le pensable (le concevable) et par conséquent l'impensable (l'inconcevable) et par-là de tracer les frontières entre le sensé et l'insensé.

Il faut noter que le concept de structure est un concept déterminant dans la conception de la philosophie dans le *Tractatus* dans la mesure où il est indispensable aussi bien à la définition de l'objet qu'à la signification du nom et à la définition de la proposition. Etant donné que la structure est ce qu'il y a de commun entre le langage et le réel, elle ne peut donc être qu'une pour tous les langages : « la traduction d'une langue dans une autre procède en traduisant non pas chaque proposition de l'une dans une proposition de l'autre mais rien que les parties constitutives »⁴.

Il s'agit, d'un langage unique et un seul réel et par là un seul monde. Le parallèle entre le langage et le réel acquiert donc plus de subtilité grâce au concept de structure. La question suivante peut se poser à ce niveau : qu'en est-il de ce concept de structure ou

¹ Ibid., La proposition : 6.124.

² Ibid., La proposition : 6.124.

³ Schulte, J., O.C, P 69 : « Lettre de Wittgenstein à B. Russell » datée du 19.08.1919.

⁴ Wittgenstein, L., *Tractatus*, O.C, La proposition : 4025.

de forme logique, qui ne peut pas être dite mais seulement montrée, et qui constitue le point d'intersection entre le langage et le réel ?

Pour résoudre ce problème, Wittgenstein établit une distinction entre « dire » et « montrer ». Cette distinction renvoie à ce que nous nommons souvent les apories du *Tractatus* ou encore les frontières du dicible.

4. Les frontières du dicible

Le *Tractatus* est une réflexion sur les conditions de possibilité du bon fonctionnement du langage dans la mesure où il vise à tracer les limites de ce qui pourrait être pensé, et par là ce qui pourrait être dit. Or, selon Wittgenstein, le fait que la signification du langage ait une limite et que cette limite soit déterminée avec précision est une nécessité absolue. « Aussi, selon une note de Pears, s'efforce-t-il de faire apparaître cette nécessité absolue, non pas en essayant de la déduire des caractéristiques contingentes du langage, mais en se référant à sa nature essentielle. Il se proposait de démontrer que, dans une expression quelconque d'un langage, il était possible de discerner la nature essentielle du langage ; que, du fait de cette nature essentielle, on pouvait distinguer dans un langage donné des propositions élémentaires, et qu'en partant de ces propositions élémentaire, la philosophie, en utilisant les formes du raisonnement logique, pouvait parvenir à fixer la limite de signification de n'importe quel langage »¹. Wittgenstein tentait, en s'appuyant sur les structures du langage existant, de tracer les frontières de n'importe quel langage, « comme un être habitant à l'intérieur d'une bulle opaque qui, après en avoir calculé les dimensions par rapport à son centre, s'efforcera de découvrir une formule permettant de calculer les limites que, dans un mouvement d'extension, aucune bulle ne saurait dépasser ».²

Mais pour mieux comprendre et définir ces frontières du dicible, il s'avère important de déterminer le rôle de la distinction qui oppose le « dire » et le « montrer ». Un tel rôle ne doit pas se limiter à la doctrine du sens de la proposition et à la logique de la représentation (la logique est une image réfléchie du monde), dans la mesure où cette distinction comporte une autre face complémentaire, mais surprenante et assez peu considérée, qui conduit à l'idée finale du *Tractatus*, dans une lettre à Von Ficker (éditeur du *Tractatus*, datée d'octobre/novembre 1919), Wittgenstein affirme que « la visée du livre est une visée éthique. J'ai pensé un moment inclure dans la préface une phrase qui n'y est pas en fait actuellement mais que je vous livre, car elle constituera peut être pour vous la clef de l'ouvrage. Ce que je voulais autrefois écrire était ceci : mon ouvrage comporte deux parties. Celle qui est présentée ici, et tout le reste que je n'ai pas écrit. Et c'est justement cette seconde partie qui importe. Mon livre trace les limites de la sphère de l'éthique pour ainsi dire de l'intérieur, et je suis persuadé que c'est la seule façon rigoureuse de tracer les limites »³.

Autrement dit, les propositions qui ont pour objet l'éthique sont impossibles. Elles ne peuvent avoir, donc, ni une valeur de vérité, ni un sens. Les propositions du *Tractatus* qui font apparaître une indication sur l'éthique sont elles aussi dépourvues du sens et elles sont considérées comme étant des pseudo-propositions. S'il existe des propositions d'éthique, il s'agit donc de quelque chose qui peut seulement se montrer et qui ne peut

¹ Pears, D., *Wittgenstein*, Paris, Seghers, 1970, p51

² Ibid., p51-52

³ In. Wright, Von, G.H., *Wittgenstein*, T.E.R., 1986, p. 94

pas être dit. Il s'ensuit donc que « montrer » a un sens mystique : « Il y a assurément de l'indicible. Il se montre, c'est le mystique ».¹

Mais, il faut noter qu'on peut dégager d'autre sens de « montrer » dans le *Tractatus* : le sens externe et le sens interne. Le premier se rapporte aux propositions sensées et qui peuvent être montrées et en ce sens qu'elles ne doivent pas être ni éthiques ni esthétiques ni mystiques, c'est-à-dire dans un sens bien déterminé, autrement dit descriptif : « la proposition montre son sens. La proposition montre ce qu'elle en est des états de choses quand elle est vraie. Elle dit qu'il en est ainsi »². La proposition a un contenu descriptif qui se montre et qui nous permet de connaître l'image isomorphe à l'état de chose qu'elle décrit. Donc « montrer », ici a un sens descriptif : « la réalité doit être déterminée par la proposition soit par « oui » soit par « non ». Pour cela, il faut qu'elle soit intégralement décrite par la proposition. »³. Le second, se manifeste dans la proposition 4.121 affirmant que : « la proposition ne peut figurer la forme logique. Celle-ci se reflète dans la proposition. Ce qui se reflète dans le langage, le langage ne peut le représenter... la proposition montre la forme logique de la réalité, elle l'exhibe »⁴. Il s'agit donc ici de la condition qu'une proposition doit remplir pour exprimer quelque chose. Elle montre une configuration, ou une forme.

En ce qui concerne le sens mystique de « montrer », Melika Ouelbani indique que « certains commentateurs (comme Stegmüller) défendent l'idée très intéressante selon laquelle ce qui pour Wittgenstein se montre est analogue à ce qui pour Kant n'est donné que comme postulat de la raison pratique. Cette analogie est possible grâce à leurs conceptions respectives de la philosophie qui se rejoignent ici en ce que la philosophie est une activité et jamais une doctrine ».⁵

Donc les propositions de l'éthique et celles de l'esthétique ont un sens mystique. Elles ne sont pas exprimables : « Il est clair, écrit Wittgenstein, que l'éthique est transcendante (l'éthique et l'esthétique sont un.) »⁶. Ces propositions ne peuvent pas avoir une place dans le monde. Le concept « monde », lui aussi, est d'une particularité très importante chez Wittgenstein. Il est considéré comme quelque chose d'indépendant de la possibilité de la mort et de l'absence du sujet. La présence du sujet trace des frontières à ce monde, qui en tire une forme déterminée. La relation entre le langage et le monde est suggérée comme la relation entre l'œil et le champ de vision : « les limites de mon langage signifient les limites de mon monde »⁷. Pour décrire les limites que trace mon langage à mon monde, pour que je puisse concevoir mon point de vue solipsiste dans les mots, je devrais m'échapper aux deux limites : la limite du langage et celle de monde. Donc « pour pouvoir figurer la forme logique, dit Wittgenstein, il faudrait que nous puissions, avec les propositions, nous placer en dehors de la logique, c'est-à-dire en dehors du monde »⁸. Mais cela semble impossible, car à ce moment-là, les limites ne seraient pas des limites, et de même ni mon monde un monde, ni mon langage un langage. Ainsi selon les propres termes de Wittgenstein : « ce qu'en effet le solipsisme entend est parfaitement juste, sauf que cela ne peut se dire, mais se montre »⁹.

¹ Wittgenstein, L., *Tractatus*, O.C, La proposition : 6.522.

² Ibid., la proposition : 4.022.

³ Wittgenstein, L., *Tractatus*, O.C, La proposition : 4.023

⁴ Ouelbani, M., *Wittgenstein et Kant*, Cérès, 1996, p40-41

⁵ Ibidem.

⁶ Wittgenstein, L., *Tractatus*, O.C, La proposition : 6.421

⁷ Ibid., La proposition : 5.6.

⁸ Ibid., La proposition : 4.12.

⁹ Pears, D., *La pensée-Wittgenstein*, O.C, P 148.

Le solipsisme se montre grâce aux limites du langage (mon langage) ou précisément, il se montre dans l'usage du langage : « ce qui, dans les signes, ne parvient à l'expression ceux-ci le montre. Ce que les signes escamotent, leur emploi, l'énonce »¹. L'usage du langage ne permet pas, à vrai dire, de tracer les limites à la logique. Celle-ci est, pour ainsi dire, l'échafaudage général des différents langages car selon l'expression du *Tractatus*, « toutes les propositions de notre langage usuel sont en fait, telles qu'elles sont, ordonnées de façon logiquement parfaite »².

L'examen des limites, tel qu'il est proposé par Wittgenstein, ne se conçoit qu'à partir des éclaircissements qui sont eux-mêmes des non-sens : « mes propositions sont elucidantes à partir de ce fait que celui qui me comprend les reconnaît à la fin pour des non-sens, si, passant par elles, sur elles-par-dessus d'elles, il est monté pour en sortir. Il faut qu'il surmonte ces propositions ; alors il acquiert une juste vision du monde »³. Celui qui a compris pourquoi de tels éclaircissements sont de non-sens, il lui est possible de voir le monde correctement. Mais, il devrait parcourir d'abord le chemin que cela suppose, avant même de se débarrasser de l'échelle gravie à cette fin. Or aucune syntaxe logique ne peut être de secours pour une pareille expérience.

Pour Wittgenstein, la compréhension de son livre n'est possible que pour celui qui peut faire ce genre d'expérience par la pensée, et donc celui à qui devient accessible la dernière proposition du *Tractatus* : « Ce dont on ne peut pas parler. Il faut le taire »⁴. Parler, ici, signifie exprimer des énoncés sensés. Par conséquent, selon les termes de Wittgenstein dans sa préface du *Tractatus* : « Ce qui peut être dit peut être dit clairement ; et ce dont on ne peut pas parler on doit le taire »⁵. La philosophie signifiera donc « l'indicible en figurant le dicible dans sa clarté »⁶, et ceci ne peut être qu'en présentant ou en elucidant, au moyen de paraphrases, ce qui peut être dit de manière sensée.

En remplissant cette tâche, la philosophie peut parvenir à indiquer l'indicible comme ce qui se situe au-delà des frontières, ce qui les dépasse. Les limites du langage et du dicible débouchent sur l'ineffable qui devient chez Wittgenstein le mystique. « Le *Tractatus*, de Wittgenstein, écrit Von Wright, peut être qualifié de synthèse entre la théorie des fonctions de vérité d'une part et l'idée selon laquelle le langage est une image de la réalité d'autre part. C'est de cette synthèse que surgit le troisième ingrédient principale du livre, la doctrine de ce qui ne peut être dit, mais seulement montré »⁷.

Pour récapituler, on peut dire que toutes les théories élaborées dans le *Tractatus* de Wittgenstein trouvent leur point de départ dans sa conception de la proposition. Sa philosophie du langage repose sur l'idée que le langage est considéré comme étant l'ensemble des propositions correspondant à des faits. Autrement dit, seules les propositions qui sont liées aux objets ou encore à la substance du monde peuvent avoir un sens, c'est-à-dire, selon la conception du *Tractatus*, le monde est composé de faits et ceux-ci sont une configuration d'objets.

Ainsi, dire que le langage est l'ensemble des propositions qui correspondent à des faits revient à dire que le langage aura pour rôle la représentation du réel (du monde) d'où la possibilité d'établir un parallèle entre le langage et le réel.

¹ Wittgenstein, L., *Tractatus*, O.C, La proposition : 3.262.

² Ibid., La proposition : 5.5563.

³ Ibid., La proposition : 6.54.

⁴ Ibid., La proposition : 7.

⁵ Ibid., Préface, p 27.

⁶ Ibid., La proposition : 4.115.

⁷ Wright, Von, G.H., *Wittgenstein*, O.C, p31.

Conclusion

Wittgenstein achève sa recherche dans le mystique ou le silence¹. Il ne reprendra la parole que vers l'an 1929 et les années qui vont suivre où il s'est engagé dans une période d'intense activité philosophique se caractérisant essentiellement par sa renonciation aux idées du *Tractatus* telles que celle de l'atomisme logique et ses implications, celle concevant le langage comme un tableau de la réalité et celle faisant du langage logique un langage unique et parfait. Un tel langage doit exprimer la forme ou la structure de la réalité, elle-même une, et doit permettre la description complète du monde dans un ensemble de propositions élémentaires.

L'analyse selon l'atomisme logique du *Tractatus* ne peut plus être soutenue dans la mesure où elle devient rigide et aboutit à une conception figée et unilatérale du monde aussi bien que du langage. Selon Wittgenstein, il faut donc l'abandonner au profit d'une conception dynamique et plus riche du langage avec les différentes réalités de notre vécu. En effet, la conception de l'atomisme dans le *Tractatus* pose quelques difficultés telles que l'aporie concernant la forme logique que Wittgenstein lui-même avait déjà constatée au niveau de la proposition 4.12 en disant que : « la proposition peut représenter la réalité totale, mais elle ne peut représenter ce qu'il faut qu'elle ait en commun avec la réalité pour pouvoir la représenter – la forme logique. Pour pouvoir représenter la forme logique il faut que nous puissions nous situer avec la proposition en dehors de la logique c'est-à-dire en dehors du monde. »²

Le problème réside en ce que tous les langages ont la forme logique en commun et chaque état de choses correspond nécessairement à une proposition ; c'est-à-dire, selon la terminologie du *Tractatus*, la proposition est considérée comme étant le tableau d'un état de choses possible. Wittgenstein croyait à la réalité d'un langage unique et parfait qui serait l'âme de toute langue. C'est à ce langage que se réfère souvent le *Tractatus*, laissant dans l'ombre la relation aux langages empiriques et habituels. Il remarque au niveau de la proposition 5.5563 que : « Toutes les propositions de notre langage quotidien sont effectivement, telles quelles, logiquement ordonnées. Cette simple chose que nous devons indiquer ici n'est pas une similitude de la vérité, mais l'absolue vérité même. »³

Dans les *Investigations Philosophiques*, Wittgenstein tente de résoudre cette difficulté, en ce sens que la logique qui incarnait le langage unique et parfait, dont avait rêvé le *Tractatus*, perd son privilège, et c'est le langage ordinaire qui va le remplacer. Nous devons donc éviter l'idée erronée qui dit que chaque nom correspond à un objet⁴ et qu'il le représente⁵.

L'atomisme logique du *Tractatus* est considéré comme une théorie, d'où l'abandon de cette théorie visant à construire un langage idéal, unique et parfait. Ce qui revient à dire que la rétractation de 1929 est un pas effectué en direction d'un second traitement du langage. Ainsi, comme le remarque Pears, « la première théorie de Wittgenstein (*Tractatus*) partait du principe que toutes les propriétés logiques d'un énoncé factuel ordinaire découlent de son sens à lointaine portée ; ainsi l'analyse logique n'aurait qu'à aller de l'avant sans regarder ni à droite ni à gauche comme dans un tunnel. Sa seconde analyse part du principe naturaliste que la grammaire logique d'un énoncé ordinaire est fonction de sa place dans un système dont les caractéristiques se trouvent à

¹ Wittgenstein, L., *Tractatus*, O.C, La proposition : 7 : « ce dont on ne peut pas parler, il faut le taire »

² Wittgenstein, L., *Tractatus*, O.C, La proposition : 4.12

³ Ibid., 5.5563

⁴ Ibid. La proposition 3.203 : « Le nom signifie l'objet est la signification du nom. »

⁵ Ibid. La proposition 3.22 : « Le nom dans la proposition représente l'objet. »

la surface. Par conséquent ses recherches de la seconde période sont toujours latérales et reposent sur la description des systèmes miniatures ou de jeux de langage. »¹

Ce concept de « jeux de langage » est un concept clé dans les œuvres post-*Tractatus*, dans la mesure où il peut nous aider à résoudre les difficultés que pose la thèse de la forme logique en s'y substituant. Les jeux du langage nous mènent à une conception pluraliste du langage et nous permettent d'élargir les rapports entre le langage et le réel puisque à chaque jeu du langage correspond une « forme de vie ». Étant donnée la diversité des formes de vie, la compréhension d'un nom dépendrait du bon usage, et on ne peut comprendre une proposition que dans un système de propositions. Le langage ordinaire peut se représenter de par son caractère intensionnel, instable et mouvant comme étant ce système, en ce sens qu'il peut être analogue à un système mathématique et donc à un calcul. Et c'est dans ce calcul qu'un mot peut avoir une signification et qu'une proposition peut avoir un sens. En d'autres termes, la signification du mot est, d'une manière plus précise, le rôle qu'elle joue dans le système ou le calcul.

Ainsi, selon cette nouvelle conception, comprendre une proposition, c'est comprendre un langage, car les noms, les expressions et les phrases n'ont de signification et de sens que par référence au langage auquel ils appartiennent. Le mot ne peut garder la même signification dans n'importe quel usage. Autrement dit, il s'agit dans cette seconde période de la pensée de Wittgenstein, de défendre l'idée de pluralité et de multiplicité des usages et donc des langages. Il rompt donc avec l'idée de l'unicité et du langage et du réel, soutenue dans le *Tractatus*. Il procède à son autocritique de la manière suivante : « il est intéressant de comparer la multiplicité des instruments du langage et de leur mode d'utilisation, la multiplicité des espèces de mots et de propositions avec ce que les logiciens ont dit au sujet de la structure du langage (y compris l'auteur du *Tractatus*) »². En tout cas, il s'agit de rejeter le principe selon lequel une proposition douée de sens doit déterminer d'une manière complète un état de choses et l'idée même d'une analyse complète et univoque de la proposition.

Bibliographie

Œuvres de Wittgenstein, L. :

- Carnets : 1914-1916*, Paris, Gallimard, 1961
Cours de Cambridge : 1930-1932, Paris, T.E.R, 1988
Grammaire philosophique, Paris, Gallimard, 1980
Investigations philosophiques, Paris, Gallimard, 1961
Quelques remarques sur la forme logique, Paris, T.E.R, 1985
Remarques philosophiques, Paris, Gallimard, 1961
Tractatus – logico – philosophicus, Paris, Gallimard, 1961

Sur Wittgenstein

- Ayer, A., *Wittgenstein ou le génie face à la métaphysique* ; Paris, Seghers, 1986
 Bouveresse, J., *la rime et la raison*, Paris, Minuit, 1973
 Bouveresse, J., *Herméneutique et linguistique suivies de Wittgenstein et la philosophie du langage*, Paris, Combas, l'Eclat, 1991

¹ Pears, D., *la pensée – Wittgenstein*, O.C, p107

² Wittgenstein, L., *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961, §23

- Dubois, P., *Langage et métaphysique dans la philosophie anglaise contemporaine*, Paris, Klincksieck, 1972
- Dufrenne, M., « Wittgenstein et la philosophie », in *les Etudes philosophiques*, n° 3, juillet-Septembre, 1965
- Engel, P., *La norme du vrai, philosophie de la logique*, Paris, Gallimard, 1989
- Frege, G., « Sens et dénotation » in *Ecrits logique et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971.
- Godhbane-Kefi, Y., « Fonction propositionnelle et existence chez Russell », in *Cahiers de Tunisie*, n° 161, Mars, 1992.
- Granger, G.G., *Wittgenstein*, Paris, Seghers, 1969
- Granger, G.G., *Invitation à la lecture de Wittgenstein*, Aix en province, Alinéa, 1990
- Janick / Tolman, A/S., *Wittgenstein, Vienne et la modernité*, Paris PUF, 1978
- McGuinness, B., « Langage et réalité dans le Tractatus », in le *Cercle de Vienne, doctrines et controverses*, Paris, Klincksieck, 1986
- Ouelbani ; M., « Langage et réel dans le Tractatus », in *Cahiers de Tunisie*, n° 141/142, Mars – Avril, 1987.
- Ouelbani, M., « Proposition, son sens et sa valeur de vérité », in *Cahiers de Tunisie* n° 145/148, 3^{ème} trimestre, 1988.
- Oulbani, M., *Wittgenstein et Kant*, Tunis, Cérès, 1996
- Pears, D., *La pensée- Wittgenstein*, Paris, Seghers 1970
- Pears, D., *La pensée –Wittgenstein du Tractatus aux Recherches Philosophiques*, Paris, Aubier, 1993
- Rossi, J.G., *La philosophie analytique*, Paris, 1989.
- Schulte, J., *Lire Wittgenstein*, Paris, Ombre, L'Eclat, 1992.
- Vax, L., *L'empirisme logique de B. Russell à N. Goodman*, Paris, PUF, 1970
- Wright, Von, G.H., *Wittgenstein*, Paris, T.E.R, 1986